

L'urbaphobie dans le monde: Italie

Texte modérateur

Dieter Frick

Les trois textes (de *T. Villani*, *E. Janulardo* et *H. Djordjevic*) sont bien différents. Le premier montre une approche théorique général qui se réfère entre autre à la notion de l'identité territoriale et locale. Le second s'occupe des racines et de la naissance de l'urbaphobie en Italie pendant la période du fascisme. Le troisième décrit le déclin et l'expérience de la réhabilitation d'un quartier à la périphérie de la ville de Milan.

Le papier de **Tiziana Villani** est un texte philosophique qui, dans son premier chapitre, parle de la *réinvention du concept de nature, de paysage et d'identité*. Il se réfère plutôt au territoire en général qu' à la ville. La question serait, quel est le rôle du territoire dans le processus de la production des identités aujourd'hui, sous les conditions présents de la globalisation d'une part et d'une réinvention du local d'autre part, où *d'autres figures et d'autres écritures créent du territoire*. La vue en arrière n'aiderait pas. *En effet, le «bon vieux temps» ne peut qu'être une construction du présent au même titre que la nostalgie d'un paysage ou d'une nature (ou d'une ville) qui apparaissent désormais transformés. (...) Avec l'empire territorialisant de l'homologation (de la digitalisation de l'espace) contraste le nomadisme de la production de ces «espaces autre»* (M. Foucault).

Le deuxième chapitre concerne la pensée anti-ville en Italie. Villani part de la naissance du localisme (ou régionalisme) soutenu notamment par la *Lega Nord* et par Gianfranco Miglio. *Le fondement idéologique de cette parti politique a [...] récupéré le «mythe» de l'identité liée à un territoire «naturel et traditionnel», par opposition au réseau urbain homologuant*. Elle cite le sociologue Ilvio Diamanti qui a étudié la propension à l'indépendance des populations du Nord. Selon lui, *«le lien d'appartenance qui lie les citoyens à l'Etat s'alimente (...) d'éléments différents dont il faut tenir compte. Des éléments à type de valeur, à type normatif ou instrumental: un patrimoine historique et culturel commun, une langue (...). Les composantes identitaire et normative sont ce qui garantit stabilité et continuité parce qu'elles ont des racines profondes et parce qu'elles ont des délais d'érosion beaucoup plus longs que les 'intérêts'... Aujourd'hui, tout cet ordre de réflexion récupère (...) le vieux dualisme ville-campagne. On impute à la ville, et surtout aux métropoles, la faute de fragmenter les liens identitaires en faveur d'un style de vie incapable de reconnaître la force des racines d'appartenance.»*

Ensuite elle mentionne *l'écologisme néo-communitaire gauchiste* qui s'est transformé à partir des années 90 d'une critique de la modernité et une fuite de ville en direction des zones suburbaines et des campagnes en une critique de la vie urbaine en général. *"Les métropoles, surtout dans le cas d'une ville comme Milan, ont été repérées comme des espaces dans lesquels les existences finissaient par se réduire à l'état de chose. (...) La pensée anti-ville devient dans ce cas une critique à l'endroit d'un modèle de développement hyper-économiste qui viole tous les pactes de citoyenneté. «La liberté collective, la seule digne d'être vécue en dehors de la liberté domestique, est aujourd'hui impensable. (...) l'économie qui fournit aujourd'hui non seulement le langage dominant, les buts et les valeurs de la vie, mais aussi les seules possibilités d'entrer en relation avec les autres. C'est vrai, nous disposons du réseau, mais celui-ci, par définition, ne connecte pas des personnes (c'est-à-dire des êtres dotés d'un corps, d'un aspect) mais des usagers abstraits, des sites et des adresses électroniques.»* (dal Lago) (...) *Ce qui est remis en question par cette approche, c'est le rôle*

de la ville en tant qu'espace public partagé, en tant que lieu de production des libertés. La ville comme laboratoire politique et social est dégradée par l'idéologie de la marchandisation qui domine tous les fragments des existences qui s'y déroulent. De cette façon, tout l'espace urbain codifie un nouveau style de vie, qui rend de plus en plus insupportables les rythmes et les façons d'habiter." Comme conclusion, Villani exprime qu'il "serait (...) peut-être plus opportun d'en revenir à un projet d'espace public de l'urbain comme territoire d'accueil et non d'aliénation. D'une certaine façon, le versant écologiste devra se charger d'une pensée sur la ville qui ne fera pas recours à de vides nostalgies mais qui reviendra, techniquement et de manière créative, à reformuler l'utilisation et la destination sociale."

Ettore Janulardo, historien, analyse dans son article les *images urbaines en Italie entre 1917 et 1943*. Il fait comprendre d'abord, d'un point de vue politico-économique, la contradiction entre la grande ville de l'époque industrielle qui existe en réalité et l'urbaphobie. Pour la gauche, la grande ville industrielle est le réservoir de la force ouvrière, d'où la révolution sera gérée. Pour la droite, cette force est le grand danger qui va détruire la culture traditionnelle du pays, les racines rurales et qui va démoraliser les paysans dans leur vie et leur travail. Janulardo choisit Gramsci comme voix de la gauche dans sa stratégie de transformer la grande ville bourgeoise en une ville moderne, industrielle et prolétaire. Celui-ci veut une *autre* ville. *«L'armée prolétarienne (...) va à l'assaut de la vieille cité trempée et chancelante pour faire surgir sa propre cité de ces ruines»* et *«la ville est l'espace d'un combat continu entre des forces antagonistes, et elle illustre, par la variété même de son architecture, l'éternelle lutte des classes.»* Chez Gramsci cette position idéologique se charge de connotations symboliques reprenant l'imaginaire de la ville historique et de la métropole novatrice d'origine futuriste. (...) *«En ville, la formation des consciences socialistes est un produit quasi nécessaire de la vie économique qui se déroule parmi nous, et à laquelle nous participons.»* La perception de Gramsci de la fonction éducative du contexte urbain (...) paraît symétriquement opposée à la vision mussolinienne de la ville. A l'époque de la Première Guerre mondiale, les deux idéologues sont conscients de la valeur révolutionnaire d'une formation politico-culturelle dans un centre industriel, que ce soit le Turin de Gramsci ou le Milan de Mussolini. Mais Gramsci vise à transformer la ville en laboratoire de la révolution prolétarienne; tandis que Mussolini, une fois le pouvoir conquis, veut contourner le danger révolutionnaire des luttes ouvrières en choisissant l'option rurale: les plans d'aménagement des villes ne seraient alors que la partie urbaine (...) des plans de l'assainissement intégral du pays. Mais ce même «plan national» (...) va se réduire à une dimension concrète beaucoup plus limitée: l'assainissement de la plaine au Sud de Rome (...) et la construction des villes pontines (...). D'autres interventions exprimeront la logique traditionnelle de l'exposition quantitative: en décourageant l'immigration dans les grandes villes et en favorisant la croissance des petits centres urbains; (...) pour Mussolini la seule garantie durable d'arrêt de l'urbanisation des ruraux.

La conquête fasciste du pouvoir se nourrit et veut se servir du mythe de Rome, la «ville éternelle». (...) Mais la formation et la substance génératrice du Duce restent rurales (...). Ses choix politiques se révèlent ainsi anti-urbains, négateurs de cet esprit métropolitain et industriel identifié par la réflexion social-communiste de Gramsci et présent dans les textes et les images futuristes. (...) Empêcher la transformation des paysans en habitants des villes, que ce soit des chômeurs ou - ce qui est pire aux yeux de Mussolini - des ouvriers, interdire la métamorphose d'une composite population rurale en classe ouvrière (...): tel est le but de la réaction conservatrice du régime. (...) on propose d'emblée des «conclusions anti-urbanistiques»: il faut «empêcher l'immigration dans les villes, les décongestionner impitoyablement.» Mussolini dicte ses priorités: il faut «faciliter par tous les moyens et, si

nécessaire, par des moyens coercitifs, l'exode rural. (...) Tout le monde a voulu être citoyen de la ville moderne aux tentacules gigantesques, la cellule du nouveau paradis terrestre. Ainsi sont nées toutes les erreurs dont nous nous plaignons aujourd'hui, des erreurs littéraires et politiques, sociales et morales, contre lesquelles le fascisme est obligé de faire la guerre. (...) J'ai voulu que l'agriculture se situe au premier rang de l'économie nationale (...) : les peuples qui abandonnent la terre sont condamnés à la décadence (...)» (Mussolini)

Ce qui est intéressant c'est le rôle attribué à la ville de Rome dans ce contexte. *Les lieux urbains italiens n'auraient (...) d'autres perspectives que de se conformer à l'archétype des «provinces» italiennes sous la domination romaine. La renaissance de l'empire «romain» sous l'égide fasciste (...) ne peut se fonder que sur la domination d'une ville-mythe : par l'instrument des bâtiments du régime (...), la capitale du fascisme serait alors appelée à récupérer le rôle monumental et représentatif du classicisme impérial tout en évitant de se transformer en ville moderne, industrielle, productive. (...) Face à l'interprétation de Mussolini de la capitale italienne en tant que réservoir des mythes du passé et des pulsions bellicistes pour l'avenir, la guerre et ses destructions sont le véritable accomplissement d'un itinéraire de dissolution que le remodelage fasciste des villes n'a fait que commencer. Et cette déclaration de Mussolini (...) témoigne d'un projet anti-urbain, anti-ouvrier, anti-socialiste qui semble se réaliser avec ce qu'on pourrait définir la «solution final» de l'évacuation des villes bombardées (...) dans les années de la Seconde Guerre mondiale.*

Dans un chapitre final, Janulardo met en relation les images architecturales et urbanistiques aux créations de peinture et de littérature italiennes entre 1920 et 1940. *D'une part, le régime fasciste transforme progressivement l'architecturale impulsion créatrice et métropolitaine d'origine futuriste en politique contre l'immigration dans les centres urbains, en même temps qu'en reflet rhétorique et symbolique de la construction d'un régime dictatorial. (...) Dans cette possible fonction virtuelle de la fondation (...) se dessine la volonté que le lieu à urbaniser n'exprime pas seulement une fonction utilitaire de l'espace fini mais une représentation concrète de l'infini rendu perceptible par la volonté politique du régime: bien plus que son importance réelle, c'est l'acception symbolique de la construction qui est mise en valeur dans les discours officiels.*

D'autre part, dans la peinture et dans la littérature apparaît une vue différente. Chez Federigo Tozzi ou Lorenzo Viani, par exemple, *la réalité urbaine, pourvu qu'elle se cantonne dans des dimensions compréhensibles, mesurables et traditionnelles (de la petite ville), est non seulement tolérable, mais presque le seul endroit permettant une vie communautaire acceptable, sans laquelle la folie et la mort frappent l'homme dans son isolement. (...) Mais prend forme (aussi) le désir littéraire d'un ailleurs, plus urbain et moins contrôlé (...) ou moins urbain, ouvert, archétype, opposé aux marbres du régime (...) le mythe des Etats-Unis qui commencent à intéresser les jeunes auteurs (...). Dans cette image d'une nation «jeune» et vigoureuse - vue par les yeux naïfs ou décadents des auteurs italiens -, dans cette allégorie d'une société américaine libre, démocratique, ouverte, il y a le reflet d'une conception idéale de la cité sociale, utopique et renversée par rapport aux mythes fascistes d'une communauté sous l'empire de la hiérarchie dictatoriale.*

Hildegarde Djordjevic, architecte, décrit dans son papier la situation présente, y compris l'histoire, d'un quartier dégradé milanais datant des années 1962 à 1964, mais surtout le plan intégral et l'action actuelle urbanistique qui ont mené à une réhabilitation spatiale et sociale remarquable. Il s'agit d'un processus qui part des circonstances de la ville mal aimée et qui a commencé à finir dans un quartier aimé de nouveau. *Le projet de requalification urbaine et architecturale qui a été mené constitue un effort concret pour établir un rapport plus*

satisfaisant entre les citoyens et le quartier lui-même. Appelé à sa naissance «Satellite» (...), le quartier est (...) un échantillon de tissu urbain marqué par la dégradation physique, désordre social, la marginalisation (illégalités, criminalité) toujours plus répandus aujourd'hui. (...) Des polémiques publiques et des demandes d'aide de la part de la population exaspérée en ont fait un cas célèbre, créant un véritable laboratoire pour expérimenter diverses manières de retrouver un équilibre territorial et social compromis.

La construction de Satellite (...) fut le premier essai d'urbanisation autonome réalisée par des capitaux privés dans l'aire milanaise. (...) Ce type de financement aussi fut une innovation pour l'époque et constitue une caractéristique supplémentaire de Satellite qui devait devenir un «quartier-ville» autosuffisant. C'est là que les familles de la «bonne société» (...) auraient du trouver la paix et la tranquillité de la campagne mais avec tous les services de la ville. (...) Mais les événements ne suivirent pas les prévisions: le projet se révéla trop coûteux. (...) les entrepreneurs durent construire et vendre davantage de logements, ce qui provoqua une densité plus forte et un surpeuplement qui diminua la valeur et l'intérêt des bâtiments. (...) L'effondrement des prix était inévitable; les ventes s'arrêtèrent et les promoteurs (...) cédèrent les logements à leurs employés, presque tous immigrés du Sud (...). Ces appartements furent revendus (...) et peu à peu, le quartier devint un lieu de passage pour des migrants pauvres qui ne pouvaient acheter mieux. (...) Néanmoins, Satellite a conservé un caractère vital et en même temps contradictoire: une structure urbaine de classes moyennes, avec des logements bien construits en matériaux de qualité et une composition urbaine encore actuelle, mais en même temps une densité de ghetto. (...) La destination principale des logements s'est dégradée à la simple fonction de «conteneurs» et tout ce qui est à l'extérieur est vandalisé et abandonné parce que les nouveaux arrivés, ayant tout dépensé pour acquérir leur logement, manquent de moyens pour l'entretenir ou, simplement, ne s'en préoccupent pas. (...) Un fait curieux et contraire, en apparence, à la situation décrite, est le niveau extrêmement bas de vandalisme et de dommages au patrimoine public.

(...) Afin d'améliorer la qualité de vie du quartier: on proposa des activités pour retrouver l'histoire de la ville, effectuer des recherches, réorganiser les services aux citoyens, promouvoir la participation à la vie publique du quartier afin d'amalgamer la population et de créer une identité collective plus forte. (...) Le but est de doter la communauté d'un instrument qui permette de se défendre seule et de l'intérieur contre des événements qui troublent sa vie quotidienne. (...) L'intervention sur le bâti et sur l'image du quartier est parti de l'hypothèse qu'il existe une relation directe entre l'état physique, matériel, l'organisation d'un lieu et la qualité des rapports entre les personnes qui y cohabitent. Les conditions physiques et la qualité des équipements de ces lieux ont la capacité d'attirer ou de repousser les membres de la communauté. Cette hypothèse fondamentale a guidé le projet et la recherche de solutions. (...) L'intervention, en deux étapes, a touché certains points stratégiques du quartier:

- 1) - un espace libre au croisement de deux voies, appelé «la piazzetta»,*
- 2) - les couloirs commerciaux de deux axes principales du quartier. Ces deux axes sont stratégiques, parce qu'ils jouent un rôle de réseau primaire sur lequel se développent et s'effectuent des relations personnelles et sociales.*

(...) Le projet a cherché une solution qui redonnerait de vitalité à la zone en la considérant non seulement du point de vue esthétique mais comme un noeud urbain, avec ses flux, sa pluralité de fonctions et même comme centre géométrique et qualitatif des rites urbains quotidiens. (...) Le but du travail était ainsi de concilier la coexistence de besoins variés et de fonctions sans exclure l'une en faveur de l'autre afin de produire un système

urbain équilibré. Les lignes directrices, établies à partir d'analyses et d'observations sur place, ont été réalisées sur deux plans d'égale importance:

- 1) - projet de solutions de transport et de déplacement à pied (viabilité),
- 2) - projet pour assurer la jouissance des espaces réhabilités.

Dans ses conclusions, Djordjevic met en relief que la *réhabilitation de Satellite a été aussi accompagnée d'initiatives sociales de l'administration locale. (...) ces initiatives ont décidément rapproché les citoyens et l'administration. Ces nouveaux liens plus solides ont rendu plus facile une politique de participation insistant sur le côté éducatif plutôt que sur l'aspect social et sur l'assistance. (...) Ces outils (participatifs et interactifs) essayent de retrouver, si peu que ce soit, le processus millénaire de sauvegarde du territoire et de symbiose qui (...) avait disparu. (...) Les travaux ont été parfois accueilli avec suspicion ou hostilité, mais ils ont ensuite suscité un grand intérêt et ont été finalement acceptés avec une grande faveur par les habitants. (...) On peut (...) identifier les premiers résultats: les endroits réhabilités sont encore propres et en parfait état de conservation; le respect pour le travail effectué est évident. Le fait le plus curieux et le plus positif est la capacité retrouvée d'attirer des habitants, même d'autres quartiers. Satellite est devenu désormais un quartier multi-ethnique. Sa population est constituée à moitié de citoyens étrangers appartenant à près de 93 ethnies diverses. (...) Il ne fait aucun doute que certains résultats ont été obtenus: le quartier est plus vivable, la population plus détendue, la criminalité a diminué. La présence quotidienne du service d'information et d'aide à la population (le «Point Commun»), placé au centre du quartier, contribue au rétablissement, lent mais efficace, des relations entre personnes et groupes sociaux divers.*

Les trois textes de Villani, Janulardo et Djordjevic n'ont pas beaucoup en commun. Ils décrivent néanmoins plusieurs aspects différents de l'urbaphobie en Italie qui se complètent. Chez Villani, le thème de la perte et de l'essai de regagner une identité du lieu et de l'identification avec un lieu est traité plutôt d'une manière abstraite; chez Djordjevic, par contre, on trouve l'exemple pratique de la réhabilitation d'un quartier urbain au cours de laquelle on a réussi à reproduire des lieux urbains. Toutes les deux soulignent cependant l'importance d'une «réinvention du local» et d'un «projet d'espace public de l'urbain comme territoire d'accueil et non d'aliénation». Il s'agit de «reformuler l'utilisation et la destination sociale» de la ville. (Villani)

Ce qui marque tous les trois textes, c'est le fait du développement quasi automatique et chaotique de la ville de l'époque industrielle et des conditions de vie urbaine. La notion de la «ville mal aimée» sort de ces conditions. Mais pour les protagonistes politiques des années 1920 et 1930, c'était surtout la grande ville comme ressource du pouvoir qui les intéressait (Janulardo). La gauche paraît avoir eu raison de se concentrer sur la grande ville industrielle, tandis que les fascistes combattaient l'immigration dans les villes pour sauver leurs bases rurales, mais en vain. Tous les deux, vu d'aujourd'hui, se sont trompés. Ainsi, l'urbaphobie pourrait presque paraître comme un phénomène du passé. Mais ce qui a survécu, ce sont les contradictions dans la pensée et dans les actions de la population et des responsables de la politique et de l'administration. Dans le fascisme italien, la contradiction s'était montrée dans le projet de reconstruire la magnificence de la ville («éternelle») de Rome en face de sa politique rurale. (Janulardo) Mais encore les fondateurs du quartier «Satellite» à Milan voulaient faire trouver aux habitants futurs «la paix et la tranquillité de la campagne (...) avec tous les services de la ville» (Djordjevic). D'ailleurs, il semble d'être caractéristique de la plupart des urbaphobes encore aujourd'hui qu'ils ne veulent pas renoncer aux commodités de la ville; les banlieues sans fin, en Italie et ailleurs, en sont la preuve matérielle.

Les éléments de l'urbaphobie en Italie ne sont pas vraiment différents d'autre pays européens, bien que l'on suppose couramment que la mentalité des méditerranéens est plus favorable à l'urbain que celle des gens du Nord. Les parallèles entre le fascisme italien et le national-socialisme allemand dans leur politique anti-urbaine sont évidents, y compris la contradiction entre les plans sans échelle pour Berlin et de vouloir diviser les autres villes allemandes en unités de vingt mille habitants au maximum. (cf. le papier de Marchand / Bergmann). Mais aussi la conception et la méthode actuelles de réhabilitation du quartier *Satellite*, évidemment fructueuses, ne se distinguent pas vraiment d'exemples importants dans d'autres pays européens. Et les efforts pour retrouver la dimension locale et l'identité du lieu dans les villes se ressemblent beaucoup.

D.F.